

AIMEE VILLARD

FILLE DE FRANCE ¹

M. Charles Silvestre, écrivain catholique et romancier régionaliste, a donné trois livres sur le Limousin, sa petite patrie. Le dernier en date, qu'il appelle si joliment *Aimée Villard, fille de France*, a été honoré du prix *Jean Revel*. C'est une simple histoire, où le personnage principal, celui qui vit dans chaque page et palpite à chaque ligne, est la douce terre limousine. Pays rempli de mystère et de fées, disent les frères Tharaud, où verdoient des champs de sainfoins odorants et de luzernes, et où les paysans, à l'automne, vont en bande gauler des noix dans la forêt.

M. Charles Silvestre voit la vie en beau. Déjà, dans *Coeurs paysans*, livre pourtant faux dans l'essentiel de sa psychologie, la nature optimiste de l'auteur se faisait jour. Elle domine encore avec *Aimée Villard*, où le culte du sol et la foi en sa survivance sont les caractéristiques de l'oeuvre. Non seulement Charles Silvestre aime la terre, mais il n'admet pas qu'elle meure jamais au coeur de ses enfants. Et dans une note discrète, avec les mots et les phrases de tout le monde, sans recherches ni afféterie, il prêche l'amour profond de cette incomprise, si facilement abandonnée, prête quand même, malgré les reniements, à rouvrir les bras à ses enfants prodigues.

Aimée Villard, c'est la petite femme forte qui, du

¹ Par Charles Silvestre, 1 vol., .75 sous. En vente à l'*Action française*.

jour au lendemain, par la mort du chef de famille, devient reine et maîtresse de la Genette, conserve intact le bien familial jusqu'au jour où des bras plus forts la relèvent de sa tâche. Elle garde la terre, la met en valeur, malgré l'acharnement des circonstances et la persécution d'un voisin cupide. Elle veille aussi sur la race, préserve son petit frère et ses soeurs plus jeunes, les paysans de demain, ceux qui continueront la famille terrienne.

Quand Aimée se trouve en face de l'irréparable, le stupide accident qui prive la Genette de son maître, elle ne permet pas que la douleur l'abatte. Dans le désarroi général, elle se recueille. Elle fait appel à l'énergie accumulée en elle par la vertu de la glèbe et la race forte dont elle est issue. De ce moment, le domaine est sauvé. Cette enfant de dix-huit ans, *saine fille poussée en pleine campane, qui était belle et ne le savait pas*, saura suppléer au père mort, à la mère affolée par le malheur. Avec l'aide du grand père, octogénaire rouillé à tous les joints, elle fera marcher la ferme. Elle embauche de l'aide, surveille semailles et récoltes, vend les animaux. Et quand elle donnera son coeur, elle pourra dire que son promis est un brave homme et qu'avec lui la terre ne souffrira pas.

Rien n'est plus simple ni plus limpide que ce récit. On le rapproche naturellement de *Maria Chapdelaine*, histoire d'une autre fille de France transplantée au pays de Québec, en qui s'incarnent également la passion de la terre et la tradition de continuité. Mais si le livre de Hémon, malgré ses incontestables qualités, est déparé par l'interprétation erronée de certains caractères décrits, *Aimée Villard* est au contraire d'une grande jus-

tesse et d'une irréprochable unité. Unité du thème, de la trame réduite au strict nécessaire, sobriété et richesse à la fois d'une langue ajustée, si l'on peut ainsi parler, aux exigences de l'oeuvre.

Pour être romancier provincialiste, Charles Silvestre n'en est pas moins artiste. Il a été à bonne école, et ne prendra pas prétexte de couleur locale pour abuser de peintures grossières ou d'une langue négligée. Par l'observation fine du détail, l'intuition de l'image, le souci de l'expression pittoresque, il rappelle les grands ruraux, le René Bazin de *la Terre qui meurt* et de *la Closerie de Champdolent*, l'Emile Pouvillon de *l'Innocent*, le Moselly si plein de sève de *Terres lorraines* et de *Jean des Brebis*. Il est d'une lignée de race.

Voici, pour donner une légère idée de sa manière, le portrait d'un vieux grigou :

Il fit tourner la chaise où il était assis, face au feu de cosses de châtaignier qui brûlaient en claquant sec. Il était petit, un peu bossu, tout noueux et relevait une tête maigre aux yeux clignotants, une face rasée, creusée, mais rembourrée par des pattes de lapin et soutenue par un cou desséché, fendillé comme une vieille brique. Il avait posé sur ses genoux ses mains en pinces dont la peau, ça et là, semblait rôtie; il ne pouvait plus les ouvrir tout à fait, tant elles avaient serré de manches de pioche et de charrue.

On aura noté la recherche du trait expressif, du mot-image qui fait voir l'accumulation de menus détails, insignifiants en eux-mêmes, mais qui se complètent les uns les autres, sont les ombres et les clartés du tableau. Disons en passant que le procédé est éminemment classique et qu'Homère l'employait couramment.

Quelques impressions de printemps :

La belle saison était tout à fait venue. L'air était mol et chaud. Près de la maison, dans les vergers, des pêcheurs qui, l'hiver, sont laids et bossus, se changeaient en nuages roses, aussi légers que ceux qui flottaient au ciel à la fin d'une claire journée. Un petit vent faisait neiger les pruniers fleuris. Les poules s'ébattaient à l'aise dans la cour et leurs plumes avaient des reflets verts.

Petites touches, notations discrètes qui saisissent peu à peu le paysage, nous en communiquent la vision directe.



Charles Silvestre est un écrivain catholique. La France intellectuelle, depuis la guerre surtout, offre le spectacle d'un renouveau chrétien qui se manifeste dans les domaines multiples de la pensée. Les romanciers catholiques, entre autres, sont nombreux. Ils réussissent même à capter la faveur du grand public et l'on a vu François Mauriac, en 1923, obtenir avec *Le baiser au lépreux* l'un des succès littéraires de l'année. Malheureusement, comme dit Jean Morienval,² la littérature catholique a ouvert un courant qui n'est pas de pure édification, où sont exposés des états d'âme agités et décrites les situations les plus troubles. Cet art qu'on pourrait qualifier de tourmenté, semble dater d'Huysmans et de Verlaine, en passant par l'auteur des *Fleurs du Mal*. C'est pour s'en réclamer que Mauriac et Montherlant, romanciers catholiques, déroutent souvent le lecteur et risquent sans raison valable, comme le

² Cf. *Almanach catholique français*, 1923.

premier dans son *Désert de l'amour*, de tomber dans l'analyse brutalement sensuelle.

Il n'en est pas ainsi pour Charles Silvestre, qui même dans le complexe et périlleux sujet de *Coeurs paysans*, a su déjouer les difficultés, garder une juste réserve. La foi est sauve et la morale trouve son compte. Avec *Aimée Villard*, Charles Silvestre s'affirme simplement catholique, sans ostentation, ni sans ce goût du péché et le vertige de la damnation,³ qui traversent par exemple l'oeuvre de Mauriac. Il nous introduit dans un monde chrétien, laborieux et simple, baigné d'une poésie virgilienne. La religion y est à sa place, sa bienfaisante influence rayonne à chaque tournant du chemin. Mais cette haute valeur catholique, il n'est pas impossible que l'auteur la doive à sa qualité de régionaliste.

Car rien n'est plus vrai, dans le sens de la vérité humaine, que la vie saine et profondément traditionnelle, donc religieuse, des campagnes. Et rien n'est plus faux, ou plus exposé à tomber dans l'artificiel que l'étude à la loupe des subtilités de sentiment. Rien n'est plus risqué que la fréquentation habituelle, sans défiance, d'êtres d'exception. Une âme simple comme Aimée Villard ne présente pas les complications sentimentales de Daniel Trasis. C'est pourquoi M. Charles Silvestre, romancier régionaliste, en peignant ses héros avec probité, dans leur milieu propre et avec leurs moeurs particulières, se gardera de l'écueil où a donné Mauriac. Autant le catholicisme de celui-ci est compliqué, autant celui de Silvestre est naturellement simple, plus réel.

³ Anatole France: *La vie littéraire*, 3ème série.

De plus en plus le régionalisme paraît être, pour les provinces françaises, le plus parfait moyen d'expression littéraire. Instrument précis, c'est de lui qu'on attend les oeuvres savoureuses. C'est en lui que nos frères de France mettent l'espoir de leur littérature épuisée.⁴ Le régionalisme littéraire n'est pas qu'une vaine théorie. Il a fait ses preuves. Les exemples partent de trop haut pour que sa valeur d'art n'éclate aux yeux. Régionalistes des écrivains comme Barrès, Bazin, Bordeaux; régionalistes George Sand et Maupassant, Eugène Le Roy et Vermeuzen, Arène et Daudet, Francis Jammes et Louis Mercier; régionaliste Mistral, le plus grand de tous, le chantre de *Mireille*, la belle fille de Crau dont *le regard est une rosée*.



A cause de son provincialisme bien compris, en un temps de décadence artistique et de bizarreries intellectuelles, l'auteur d'*Aimée Villard* nous donne une oeuvre vivante et vivifiante, pleine de verdure, que nous voudrions voir abondamment répandue dans nos milieux canadiens.

Il y a profit à méditer sur de tels livres. Non seulement ils sont vrais, mais ils préviennent la perversion du goût. Ils reflètent aussi par quelque côté notre propre vie rurale. Leur fréquentation aura le double effet de nous faire chérir davantage notre pays, et de hâter en quelque sorte, chez-nous, le développement d'une littérature personnelle.

Harry BERNARD.

⁴ Armand Praviel: *Provinciaux*.